



France – RFA (Séville, 1982) : l'évènement footballistique

Louis Violette

► To cite this version:

Louis Violette. France – RFA (Séville, 1982) : l'évènement footballistique. French Cultural Studies, 2021, 32 (2), pp.132-148. 10.1177/09571558211004426 . hal-03534218

HAL Id: hal-03534218

<https://hal.science/hal-03534218>

Submitted on 29 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

France – RFA (Séville, 1982) : l'évènement footballistique

Louis VIOLETTE

Univ. Rennes 2, Laboratoire VIPS²

Version preprint : Violette L., « France-RFA (Séville, 1982) : l'évènement footballistique », *French Cultural Studies* 32/2 (2021) : 132-148 / DOI : doi.org/10.1177/09571558211004426

Résumé

Cette contribution propose une lecture inusitée des représentations entourant la demi-finale de la Coupe du monde de football opposant la France à la RFA, le 8 juillet 1982 à Séville. Produit et agent du processus historique par sa qualité de rupture socio-culturelle, ce fait sportif postule à être catégorisé comme événement. Pour les sciences académiques, et afin d'en mesurer les impacts sociaux, l'enjeu réside ainsi dans l'objectivation de sa nature. Par le truchement d'une analyse combinée de sa manifestation, de son devenir et de sa normalisation, la présente étude démontre la dimension événementielle du drame de Séville. De fait, saisi et relayé par les médias sous une forme mythologique, il voit naître à son endroit un mouvement mémoriel pérenne. Si les sciences sociales rendent intelligible le caractère singulièrement identificatoire du football, elles échouent toutefois pour l'instant à expliquer ce passé qui ne passe pas.

Mots-clés : Football, Evènement, Médias, Mémoire, Sciences sociales

Abstract

This contribution offers an original reading of the representations surrounding the semi-final of the Football World Cup between France and Germany on 8 July 1982 in Seville. Input and output of the historical process by its status of socio-cultural rupture, this sporting fact postulates to be categorized as a symbolic event. In order to measure its social impacts, the challenge for academic sciences is to objectify its nature. Through a combined analysis of its manifestation, its future and its normalization, this study demonstrates the event-driven dimension of the Seville drama. In fact, captured and relayed by the media in a mythological way, it sees the emergence of a long-term memory movement. The social sciences make the football process of identification intelligible but they have so far failed to explain this still present past.

Keywords: Football, Event, Media, Memory, Social sciences

Lors de la douzième édition de la Coupe du monde de football, disputée en Espagne, la seconde demi-finale du tournoi oppose les équipes nationales de la France et de la République fédérale d'Allemagne [RFA]. Véritable « opéra extravagant » (Maillé, 2002), ce match entre dans la légende du sport français. Si tant est qu'il puisse être qualifié d'évènement – comme produit et agent du processus historique (Carr, 1961) –, le rôle des études culturelles est à la fois d'en mesurer les impacts sociaux et d'en analyser le processus de diffusion.

Séville, 8 juillet 1982. Rapidement menée au score, l'Équipe de France égalise avant la demi-heure de jeu sur un penalty de Michel Platini. Ce sont les deux seules réalisations inscrites durant le temps réglementaire. À défaut de but, le gardien allemand Harald Schumacher est le principal animateur de la seconde période. Le tableau d'affichage indique la 57^e minute de jeu lorsqu'il prend son envol et percute violemment Patrick Battiston à la tête, à l'aide de son bassin. Le Français gît inconscient à l'entrée de la surface de réparation, vertèbres et dents cassées. L'arbitre néerlandais Charles Corver omet de sanctionner le portier allemand ; le match chavire. La prolongation s'engage favorablement pour les joueurs français, puisque Marius Trésor et Alain Giresse donnent l'avantage aux leurs. Pourtant rien n'est fini : Karl-Heinz Rummenigge puis Klaus Fischer ramènent la RFA à hauteur de la France. Le score ne bouge plus et l'échec du Français Maxime Bossis durant la séance de tirs aux buts clôt les débats sportifs. C'est la première fois dans l'histoire du tournoi international qu'une équipe accède à la finale par le biais de la séance fatidique, et déjà les observateurs se font écho de la trame romanesque de cette rencontre footballistique : « Un match bouleversant, un très grand match comme on en voit tous les dix ans », signe le journaliste Gérard Ernault (*L'Équipe*, 9 juillet 1982). Deux décennies plus tard, l'écrivain Pierre-Louis Basse – et à travers lui toute une génération de téléspectateurs français – cherche encore à « comprendre Séville » (2005 : 77). Au sens où l'entendent les sciences sociales, s'agit-il pour autant d'un évènement ?

D'emblée, précisons quelques éléments heuristiques ; ils ancrent la présente contribution dans une démarche académique intersectionnelle – histoire, sociologie, ethnologie, etc. – et dans le cadre d'une *reproblématisation* de la notion d'évènement, débutée en France dans les dernières décennies du XX^e siècle. Sur le plan sémantique, l'évènement tel que nous le considérons est celui qui surgit, le fait incident, plutôt que celui que l'on organise en amont. Sur le plan social, en ce qu'il fascine et façonne sa propre contemporanéité, l'évènement est discontinuité perturbatrice, frontière du sens, rupture d'intelligibilité (Bensa et Fassin, 2002 ; Quéré, 2006). En séparant un présent devenu incertain d'un passé solidement assimilé, il est une expérience symbolique de la temporalité (Gobille, 2008). Sur le plan historiographique, enfin, l'évènement est celui dont la prolifération marque les sociétés modernes, au contraire de la raréfaction à laquelle l'astreignent les sociétés traditionnelles (Nora, 1972 ; Ricoeur, 1992), et dont les sciences sociales – l'histoire en tête – se tiennent à distance, sinon

défiance au XX^e siècle (Revel, 2001 ; Bertrand 2009). Dans ce schème, trois paradigmes de l'évènement moderne aident à en définir la nature. Tout d'abord, il convient d'en débusquer les mécanismes de production et de diffusion. C'est ainsi vers les médias que doit porter notre attention, presse et télévision confondues (Nora, 1974 ; Dosse, 2015). Ensuite, en questionnant la spécificité du rapport au temps qu'il engage, il convient d'analyser le processus de reconnaissance du dit évènement. On soulignera alors sa capacité à provoquer un enchevêtrement des temporalités, en fonction des acteurs sociaux qui prétendent s'y référer (Halbwachs, 1925) et en direction de son propre devenir (Kosseleck, 1990). De fait, le pouvoir fixateur de l'évènement interroge jusqu'au régime d'historicité du Second XX^e siècle (Hartog, 2003) – où parmi d'autres, les mémoires se déploient (Nora, 2011). Enfin, au-delà de sa mise en récit (Ricoeur, 1983), il convient de décrypter les modalités du passage de l'évènement vécu à l'évènement construit. Pour ce faire, l'étude des représentations collectives qu'il structure apparaît pertinente. Elle est rendue possible par les apports des sciences sociales et de leurs méthodes – enquête, critique, mise en série, etc. –, qui tendent selon un degré variable à historiciser l'évènement (Bensa et Fassin, 2002) et aident à en saisir les métamorphoses sociales (Berger et Luckmann, 1966 ; Duby, 1991).

Reste une question fondamentale à ce stade : le fait sportif est-il candidat à la qualification d'évènement ? En substance, tout est évènement et rien ne l'est. Encore faut-il que les faits soient connus et reconnus, et qu'ils véhiculent une rupture signifiante dans les logiques socio-culturelles préétablies. Spécifiquement, le sport agence un ensemble de représentations – affects individuels, identités collectives, mythes modernes, etc. – propres à soutenir à la fois le processus de civilisation (Elias, 1995) et la construction d'un passé imaginé (Hill, 2012). Sa polysémie n'empêche toutefois en rien son caractère hégémonique (Whitson, 1984), soutenu par les mouvements de la globalisation accélérée (Miller et al., 2001). Pour le dire simplement, le sport est un pôle culturel significatif au Second XX^e siècle ; en témoigne sa saisie de plus en plus marquée comme objet patrimonial (Bromberger, 2006 ; Phillips, 2012). Le football, en particulier, revêt un caractère symbolique proche des grandes liturgies collectives (Wahl, 1989 : 11-16). Saisi par les médias télévisuels à partir des années 1960 (Chisari, 2006), il est en passe de devenir un « fait social total » (Augé, 1995 ; Wendling, 2010) au début des années 1980. A la fois phénomène d'hybridation culturelle – c'est-à-dire objet d'une réappropriation, contextualisation ou domestication des flux culturels globaux selon des codes locaux (Appadurai, 1997) – et créateur de lien social – par le biais d'une reconnaissance entre semblables, entre « pareils » (Bourdieu, 1984) –, le football est porté par deux grands moteurs du sport contemporain : « l'identification et l'incertitude » (Blociszewski, 2007 : 16). A ce titre, certains de ses faits les plus saillants peuvent prétendre à être catégorisés comme évènements.

Dans le cas qui nous intéresse, le rôle des médias dans l'amplification discursive des faits est structurant. Afin d'éclairer les rouages de la construction événementielle et de ses schémas narratifs, nous proposons dans un premier temps d'y revenir – ceci par le truchement de la presse spécialisée d'époque, notamment. Dans un second temps, nous considérerons l'agencement des temporalités lié à la mise en récit de cette nuit sévillane et ses conséquences en termes de représentations socio-culturelles. Il s'agira tout particulièrement d'en souligner le déploiement mémoriel, sinon patrimonial. Enfin, nous montrerons comment les sciences sociales sont décisives dans la compréhension des enjeux sociaux afférant à ces représentations – majoritairement identificatoires –, et tenterons de décrypter la place de l'évènement au cœur de la sphère académique, par le truchement de perspectives exploratoires.

Le discours médiatique, manifestation sociale de l'évènement

Selon Bernard Lamizet, « comprendre les représentations de l'évènement dans les médias, c'est comprendre comment se forment notre culture, notre mémoire et notre engagement politique dans l'espace de la sociabilité » (2006 : 17). Une formule explicite dans notre cas. Massivement relayées par la presse, les joutes sportives de la Coupe du monde 1982 alimentent le quotidien des Français. TF1 et Antenne 2 se partagent en outre la quasi-intégralité des matchs en direct, à l'exception de cinq matchs en différé. Forte de cette couverture générale propre au spectacle sportif (Attali, 2010), l'affaire du stade Sanchez-Pizjuan se révèle sublimée par la sphère médiatique française. Sublimation dont il convient d'étudier la logique, d'autant qu'elle convoque les thèmes de l'injustice et de la tragédie – prompts à forger un imaginaire collectif quelque peu délétère – et accentue la/les ruptures socio-culturelles associées à cette confrontation sportive. Au sein d'un cycle médiatique dont la grille de lecture est avant tout émotionnelle, elle participe également à mettre en lumière un schéma événementiel à trois temps : l'émergence, la formalisation du sens, puis l'amorce d'un processus de reconnaissance (Arquembourg-Moreau, 2003).

Emotion et narrativité sportive

Au sein d'un imposant dispositif médiatique liant presse et télévision, un apogée narratif entoure le fameux 8 juillet. A quelques heures du match, les mots prennent un sens particulier en une du quotidien *L'Équipe* : « Que le *Mundial* propose une demi-finale France - RFA, et c'est le mythe du combat de David contre Goliath, du Petit Poucet contre l'ogre qui resurgit » (8 juillet 1982). D'ailleurs, l'ensemble de la presse spécialisée française est au diapason. En témoigne la une de *France Football* la veille : « A nous les grands Allemands ! » (7 juillet 1982). Ce qui fut un bouillonnement émotionnel en amont du match se transforme, en aval, en un sentiment d'injustice puissant. Toutefois, au

lendemain du match, la presse nationale se montre sobre dans ses commentaires à l'égard des vainqueurs. Elle a dû boucler ses titres tard dans la nuit et salue unanimement la prestation française. Il faut ainsi attendre le 10 juillet pour que naisse la polémique, notamment dans les colonnes de *L'Équipe*. L'affaire Schumacher-Battiston est montée en brèche sous la plume du journaliste Patrick Blain : « Toni Schumacher profession : brute épaisse ». En parallèle, Robert Parienté confond le gardien allemand, présenté comme étant « au sommet de son art destructif » (*L'Équipe*, 10 juillet 1982). Les jours qui suivent confirment une véritable levée de bouclier à valeur de sursaut patriotique : « Justice est faite » titre *France Football* après la victoire de l'Italie lors de la finale de la Coupe du monde (13 juillet 1982). Critiques, caricatures, harangues dénoncent en cœur l'attitude de l'équipe allemande, réduite à l'image d'un Harald Schumacher indécent et brutal. Ceci jusqu'à l'évocation ahurissante d'une Troisième Guerre mondiale, sous la plume de l'écrivain-polémiste Jean Cau : « Tout est guerre. De 1914 et de 1940. De 1982 où, pour la troisième fois en un siècle, la France rencontre l'Allemagne dans un match capital et sur le champ de bataille de Séville » (*Paris Match*, 23 juillet 1982). De fait, la France du football vit au rythme des lamentations ulcérées de ses membres, où sport et société se mêlent dans un récit indissocié. L'émotion est d'autant plus grande que les supposées valeurs pacificatrices du sport peinent à contrebalancer le fantasme d'une permanence des antagonismes belliqueux issus du passé (Wahl, 2004a).

On l'aura compris, le choc entre le gardien allemand et le défenseur français relègue pour un temps tout autre fait du match à la portion congrue. Les images passent en boucle à la télévision française et hantent les souvenirs immédiats. « Ces images, on les a montrées une fois, deux fois, dix fois, cent fois [...] Et plus les spectateurs se repassaient ces séquences, plus leur haine de Toni Schumacher s'amplifiait », témoigne le coupable (Schumacher, 1987 : 64). La rancœur est tenace : « Quelques millions de Français footballeurs [...] ont rêvé de retrouver, l'espace d'un instant, la tête de Schumacher au bout de leur soulier », admet l'éditorialiste Jacques Thibert (*France Football*, 2 août 1982). A dire vrai, il s'agit même d'un amalgame en construction. Le geste du portier, dont l'opinion tient l'intentionnalité comme acquise de par l'émotion qu'il suscite, est en passe de devenir l'archétype d'une supposée mentalité germanique. C'est la conséquence d'une assimilation entre un fait divers sportif, tout choquant qu'il soit, et la symbolisation excessive de sa signification par les médias. Elle participe à alimenter l'ambiguïté naissante entre les enjeux sportifs et leurs représentations, et ce même lorsqu'une rencontre amicale s'amorce entre la victime et son bourreau (Battiston-Schumacher). L'équipe de presse du quotidien *Le Républicain Lorrain* se charge de l'organiser, le 15 juillet 1982. Harald Schumacher se souvient de retrouvailles en deux étapes : d'abord intimes et chaleureuses, puis orchestrées sous le feu des projecteurs (1987 : 81). « La loi du spectacle est la plus

totalitaire du monde libre », met déjà en garde l'historien Pierre Nora une décennie auparavant (1972 : 167).

Le geste kamikaze de l'Allemand, « faute la plus commentée dans l'histoire du football » selon le sociologue Albrecht Sonntag (2008 : 177), devient la clef de voûte d'une narration plus vaste. La trame romanesque de la rencontre, et sa justice brocardée, participent en effet à démontrer toute la littérature du sport. Au pays de Molière et de la tradition théâtrale, bercé temporairement par les foules sentimentales socialistes, la dimension tragique de la partie ne manque pas d'interpeller. Deux mi-temps, une prolongation, une séance de tirs-aux-buts, sont sublimées par l'acte dramatique qui s'abat sur Battiston, foudroyé par l'implacable gardien allemand – alors instrument du fléau divin. A travers le caractère épique du match et l'intensité émotionnelle qui s'y déploie, et parce que « Séville 82 échappait au football » (Démerin, 1986 : 121), l'arc narratif forgé autour de ce match autorise le flirt de l'autovictimisation et de l'héroïsation. Le football a rejoint à Séville le rang de culture nationale : « Séville fut une tragédie antique, sans toges et sans cothurnes [...] ce fut la Destinée qui eut le dernier mot » (Démerin, 1986 : 125). En phase avec son temps, et fort de ses 30 millions de téléspectateurs, le football des nations gagne le 8 juillet 1982, et définitivement, droit de cité à la télévision française. Ainsi, au bout du suspense est née bien plus qu'une rivalité dont l'intensité est attisée par les médias (Meyer, 2010). A la frontière du sens liée au bafouement des valeurs et de l'équité sportives se surajoute l'idée d'une rupture culturelle quant à la pénétration sociale des représentations footballistiques en France.

Le football, culture transversale de la société ?

Ce qui interpelle peut-être le plus, outre la rancœur qui anime les passionnés de football français, c'est la transversalité sociétale du drame de Séville. A tel point que les commentaires hyperboliques nés à la suite de la demi-finale apparaissent comme unanimement partagés. De fait, les années 1960 avaient marqué la fin du football ouvrier sans pour autant ouvrir une ère de reconnaissance parmi les *cols-blancs*. Depuis les années 1980, et dans la lignée des orientations sportives miterrandiennes dévolues à la jeunesse, le football est devenu respectable auprès des milieux intellectuels et politiques (Baumont, 2006 ; Delbourg et Heimermann, 2006). L'émotion continue suscitée par la nuit du 8 juillet 1982 prend ainsi un tour résolument collectif, réunissant jusqu'aux élites de la nation. Exemple par excellence de ce nouvel état culturel, le chancelier allemand Helmut Schmidt – bientôt imité par François Mitterrand, président de la République française – se fend dans les jours qui suivent d'un communiqué voué à apaiser les esprits. Il y évoque l'impénétrabilité des desseins divins et cherche à activer des représentations favorables au couple franco-allemand. Cela n'empêche toutefois en rien les amalgames à venir ; il semble d'ailleurs que le traumatisme de Séville soit vécu avec une folle intensité par certains acteurs indirects.

Nombre de personnalités ont alimenté les braises d'un antagonisme exagéré. « En d'autres époques, Dieu avait choisi Jeanne d'Arc, Pascal, ou des soldats ou des poètes. Ce soir-là Il avait choisi treize footballeurs. Et comme pour son fils, il les laissa se faire crucifier pour mieux montrer sa puissance », signe le comédien Francis Huster (*L'Équipe*, 10 juillet 1982). Pour le journal *l'Humanité* (10 juillet 1982), Michel Diard ose le parallèle entre le gardien allemand et le garde-chasse à la gâchette facile du film *la Règle du jeu* de Jean Renoir, élargissant considérablement le cadre des représentations sportives. L'humoriste Raymond Devos fait quant à lui référence sur scène à son chien « Choumachère » ou Schumacher, transposant l'identité en caractère nominal révélateur d'un caractère supposé agressif. Car si d'un côté, l'opinion française met sur un piédestal les joueurs de l'équipe vaincue, de l'autre, la personnification maléfique de « Toni » Schumacher est monnaie courante. Ce dernier en a pleinement conscience, tel qu'il l'indique dans la préface de son autobiographie : « Je remercie d'avance mes lecteurs français, citoyens d'une nation qui attire et fascine le Rhénan que je suis, de leur absence de préjugés et de leur liberté de penser dans la lecture de ce *Coup de sifflet* dont l'auteur fut longtemps pour eux – et peut-être encore – le "monstre de Séville" » (Schumacher, 1987). En soi, l'épopée avortée de la sélection nationale participe donc à gommer temporairement la distance qui s'est installée entre les citoyens, cellules embryonnaires d'une notion de patrie atrophiée par les disparités sociales et les divers groupes infranationaux d'appartenance – classe, ethnie, sexe, etc. – (De Waele et Husting, 2008 : 7-18). Elle est surtout une puissance symbolique suffisante à la formalisation d'une rupture culturelle.

Le poids objectif des médias dans cette fracture est une question complexe. En effet, l'évènement moderne est agencé par des structures engagées dans sa production et sa diffusion, sans lesquelles il ne resterait qu'un fait – certes réel – au milieu d'innombrables actes et contextes – économiques, sociaux, politiques, etc. Dans le cas du football, le média télévisuel transforme le mythe romantique du héros sportif populaire en une vaste et omniprésente entreprise de modernité (Blociszewski, 2007). En proposant des images en adéquation avec la société industrielle, il fabrique artificiellement une injonction culturelle, bien souvent relayée par la presse. Faut-il pour autant y voir un pouvoir prompt à conférer aux médias un nouveau monopole de l'histoire (Nora, 1974) ? Les sociologues Alban Bensa et Eric Fassin (2002) infirment cette idée en soulignant que la médiatisation n'est que la matérialisation de l'évènement, sa manifestation. Cyril Lemieux, quant à lui, met en garde contre une opposition trop dogmatique renvoyant dos-à-dos intérêts individuels et intérêts collectifs dans le traitement et la production de l'information journalistique (2010 : 39). D'autant plus que s'il est mis en scène à compter de son effectivité, l'imprévisibilité ontologique de l'évènement est une caractéristique majeure. Sous ce jour, le direct télévisuel est perçu par certains comme une forme d'exorcisme moderne voué à réduire l'évènement à des situations contrôlables (Arquembourg-

Moreau, 2003). Reste que les médias participent à l'avènement d'une dimension pré-intelligible de la rupture engendrée par l'évènement. Une quête de sens sur le court terme et teintée de présentisme, en somme (Dosse, 2015), dans une logique de médiation politique – sinon identitaire (Lamizet, 2006 : 22). Instrument de la manifestation évènementielle, ils sont donc également matrice de son écho et de sa prime reconnaissance. Les médias imposent à ce titre leurs modes de sélection et leurs pratiques de distribution au corps social, exprimant ainsi leur pouvoir à conditionner l'expériences des autres (Molotch et Lester, 1996). Une subjectivisation des représentations qui, comme nous allons le voir, perdure dans le temps.

Le déploiement mémoriel, instrument du devenir évènementiel

L'emballlement médiatique autour de la confrontation du 8 juillet 1982 doit être perçu à l'aune de ce qu'est l'Equipe de France de football pour le pays : une représentation nationale. La valorisation patriotique de la sélection oblige les observateurs à lui trouver un style de jeu propre dès l'entre-deux-guerres (Chovaux, 2008). Ce discours du style, comme conception ethnoculturelle de la nation, s'accroît encore d'avantage eu égard à la propriété télégénique du football (Dietschy, 2011). Il véhicule d'importants clichés quant aux valeurs supposées, non seulement des sportifs mais aussi du corps citoyen de l'Etat-nation et de son identité revendiquée (Hobsbawm, 1992 ; Thiesse, 1999). Outre sa lecture émotionnelle, la reconnaissance de l'évènement sévillan se formalise donc à travers une signification orientée, dont la logique n'est pas sans rappeler la capacité des sociétés modernes à produire une série de mythes (Barthes, 1970). La dimension collective de ces représentations est ancrée dans un cadre groupal, forme appuyée de « communauté imaginée » (Anderson, 1983) et structure fondamentale de la construction mémorielle (Halbwachs 1950 ; Ricoeur 2000). De fait, au cœur d'une société désormais attachée aux mémoires et à leurs sélections patrimoniales comme expression d'une conscience sociale polyculturelle (Nora, 1992), le sport n'échappe pas au rehaussement des enjeux liés au passé-vivant (Krüger, 2014 ; Violette, 2018). Ainsi, le devenir de l'évènement footballistique passe par l'intensité du déploiement mémoriel dont il fait l'objet.

Style sportif et valeurs nationales, exutoires aux contours mythifiés

En 1982, le sélectionneur français Michel Hidalgo prend le parti d'aligner quatre joueurs à vocation offensive au sein du milieu de terrain de son équipe. Le *carré magique*, composé de Michel Platini, Alain Giresse, Jean Tigana et Bernard Genghini, est ainsi né en Espagne. Axé sur la rapidité d'exécution, les passes courtes et la mobilité, le jeu français est attrayant et instinctif, digne héritier du « football-champagne » rémois des années 1950-1960. « En dehors de l'improvisation, c'est encore la vivacité qui caractérise le style français. Rapidité dans les échanges, dans l'appréhension du jeu, dans

la réalisation du geste [...] », confirme le journaliste Pierre Nusslé (1986 : 24). Cependant, une certaine fébrilité caractérise aussi le jeu à la française : « cette apathie qui paralyse d'un coup une formation en proie au doute, c'est cela encore le style français » (Nusslé, 1986 : 25). De fait, le manque d'expérience à ce niveau de la compétition reste problématique quand vient l'heure de préserver l'avantage, acquis à Séville dans les dix premières minutes du temps supplémentaire. Toujours est-il qu'aux yeux de tous, spectateurs et téléspectateurs, la France possède enfin sa propre conception du football, son identité de jeu. Une singularité stylistique qui ne va pas sans être opposée, dans les discours des observateurs, à certaines caractéristiques sportives prêtées aux représentants de la RFA. L'essayiste Patrick Démerin souligne d'ailleurs cet état de fait :

Si, au fil des minutes, le public de Séville et du monde entier prend de plus en plus ouvertement parti pour les "Brésiliens de l'Europe", c'est que leur virtuosité technique et leur métissage ethnique en font les instruments tout désignés d'une revanche de ce monde contre une équipe d'Allemagne qui, dès le premier tour de la Coupe, avait affiché son mépris pour certains adversaires (l'Algérie, qui battit la RFA 2-1), et son sens du calcul (avec l'Autriche, qui se laissa battre 1-0 au terme d'un match soporifique) (1986 : 122).

Ainsi, même les faiblesses sont héroïques dans l'idéalisation d'une équipe de football, jusqu'à développer le syndrome du perdant magnifique, allégorie d'une nation et d'une essence sportive.

C'est en réponse à un fort sentiment d'échec que se forge l'image d'une France vertueuse. L'abattement général trouve refuge dans la dénonciation d'une injustice flagrante au regard de l'éthique sportive et des valeurs humaines véhiculées par les protagonistes. D'autant qu'outre-Rhin les médias oscillent entre le déni et le refoulement des brutalités exercées par certains membres de la sélection ouest-allemande (Meyer, 2010). Parce que « l'agression dont fut victime Battiston de la part de Schumacher [...] restera comme le symbole du triomphe impuni de la violence sur le jeu, du crime sur le droit » (Ferran, *France Football*, 13 juillet 1982), les valeurs collectives françaises mises en lumière s'articulent autour d'une probité exacerbée, en opposition avec l'image dépeinte de l'adversaire. Le journaliste Christian Montaignac surenchérit : « Dis-moi comment tu joues, je te dirai quel pays tu es » (*L'Équipe*, 12 juillet 1982). Rien ne semble alors plus patriotique que de comparer la supposée froide mécanique allemande au présumé génie humain français : « Contre la brute aveugle, contre la masse des muscles sans faille, vous avez jailli avec votre poésie, votre imagination, votre intelligence, votre finesse, votre inspiration » (Huster, *L'Équipe*, 10 juillet 1982). L'évènement du 8 juillet 1982 renvoie donc à un langage spécifique soutenant un sens collectif. Symbolique par la forme et conceptuel par le sens, le signe « Séville 82 » s'articule autour d'une narration à la fois tangible et irréaliste : l'inégalité des vertus. France-RFA 1982 serait ainsi une forme de processus initiatique rituel (Bromberger, 1995a ; Augé, 2000 : 29) pour toute une génération, découvrant à la fois l'amertume et

les valeurs supposées collectives de leur appartenance nationale, par le truchement d'une opposition manichéenne.

De manière générale, l'interprétation mythifiée des événements est un moyen particulièrement efficace d'ancrer une notion identitaire commune au sein d'une aire culturelle. Rassurer, notifier les émotions, abolir « la complexité des actes humains » (Barthes, 1970 [1957] : 217) ; le mythe expose de fait une unité de sens pour le collectif. Il n'est jamais loin lorsqu'il s'agit de représentations sportives (Swierczewski, 1978 ; Crepeau, 1981 ; Hill, 2012). A ce titre, le drame de Séville a vu sa signification profondément impactée par l'ambition d'y percevoir une unité symbolique, attachée aux valeurs collectives comme fondement de la singularité nationale. Rendre compte de mœurs partagées et d'intensité créative, rassurer les observateurs « sur le bien-fondé et la pérennité de leur appartenance » (Sonntag, 2008 : 25), voilà aussi le rôle du football de Séville. Face aux « méthodes de pirates » de son voisin allemand (Rouaud, *Libération*, 9 juin 1998), et sous couvert de la notion d'identité – toute sportive qu'elle soit –, s'affirme le besoin d'infirmer un sentiment d'infériorité et d'accéder à la reconnaissance, tout en parant à l'angoisse d'un questionnement culturel intérieur (Frank, 2012a : 339). Naît alors une lecture événementielle mythifiée se jouant de l'opposition caricaturale des valeurs, prompte à symboliser l'adhésion à une communauté présentée comme vertueuse et le rejet de son pendant supposé déviant. Sur les braises de cette nuit sévillane naît donc un mythe sportif aux ressorts profondément identitaires. Roland Barthes l'a montré, la fonction du mythe moderne est « de déformer, non de faire disparaître » (1970 [1957] : 194), car il fonde les choses en éternité et impacte les mémoires. De fait, trop de facteurs concourent ici pour ne pas activer le mécanisme d'une mémoire collective propre à marquer le « musée imaginaire du football » (Basse, 2005 : 20). Car si « le sens n'est pas « au bout » du récit, [mais] le traverse » (Barthes, 1966 : 6), l'évènement de Séville tient plus de la parabole nationale que de l'histoire sportive.

De la mémoire collective à la genèse d'un patrimoine immatériel

Le mythe de Séville alimente un schéma mnésique dans le plus strict sens du terme, c'est-à-dire un mouvement de réappropriation subjective des leçons du passé à des fins groupales, sinon communautaires (Ricoeur, 2006). Loin du consensus à prétention objectivante de l'histoire disciplinaire (Prost, 1996) et par référence à de nouveaux principes d'intelligibilité socio-culturels (Rail, 1995), se formalise une continuité des représentations qui « submerge les fêlures du temps au point de les abolir » (Tuaillon-Demésy, Vivier et Loudcher 2013 : 10). Elle se structure autour d'un canevas particulièrement sélectif de « réemplois du passé » par le présent (Lepetit, 1995 : 296), car comme dans toute mémoire collective « des faits historiquement avérés y côtoient les falsifications conscientes ou involontaires, les retouches cosmétiques et les distorsions, sans oublier les omissions et les oublis » (Sonntag, 2008 : 175-176). Ainsi, l'un des constats objectifs du match de Séville est la

défaillance tactique des coéquipiers de Michel Platini. Peut-être même est-ce dans l'incroyable retournement de situation sportive que réside la frustration originelle : celle de n'avoir su gagner. Pourtant, c'est bien le sentiment d'injustice qui trouve sa place dans les représentations pérennes ; preuve s'il en faut d'une nécessaire réflexivité critique dans la lecture des traces issues du passé. D'ailleurs, du point de vue de la mémoire allemande, l'impact et la signification du 8 juillet 1982 diffèrent profondément. « Bien sûr le drame de Séville marqua les esprits, mais il fut surtout une mission remplie au regard des aînés triomphants », analyse à cet égard la journaliste Françoise Inizan (*L'Équipe magazine*, 27 juin 1998). Au demeurant, l'Allemagne s'est déjà construit un mythe footballistique fondateur en capitalisant sur le « miracle » de la Coupe du monde 1954 (Pfeil, 1998).

Côté français, toutefois, la mémoire vouée au signe « Séville 82 » se place au Panthéon des souvenirs sportifs nationaux. Elle est défendue par un réseau d'agents culturels, acteurs à part entière du devenir événementiel. Un phénomène de plus de trente ans qui s'explique principalement par la structure mythifiée des représentations véhiculées par les médias. Ces derniers sont d'ailleurs prompts à activer cette nostalgie identificatoire de manière cyclique, en fonction du calendrier sportif. Les exemples sont légions. Entre 1983 et 1990, le générique de l'émission *Téléfoot* – diffusée sur TF1 depuis 1977 – reprend l'image du Girondin Alain Giresse, christique de joie après le troisième but français. À l'aune de la Coupe du monde 1998, disputée en France, le journaliste Etienne Bonamy trace quant à lui un axe émotionnel avec le 8 juillet 1982 : « Il y a exactement seize ans [...] L'Allemagne, la blessure de Battiston, la prolongation, les buts et les tirs aux buts, tout est resté intact dans la mémoire de la génération 98 » (*L'Équipe*, 8 juillet 1998). Mais encore : vingt ans après les faits, le magazine *France Football* publie le 6 juillet 2012 un numéro spécial intitulé *La légende de Séville* et propose à cette occasion le DVD du match (INA, 1982) ; le 3 juillet 2014, l'émission radiophonique *Europe 1 Football club* rediffuse en intégralité les commentaires originaux du match, la veille du quart de finale de la Coupe du monde de football opposant les voisins franco-allemands. Loin d'éloigner le traumatisme, on assiste ainsi à une forme particulière de catharsis mémorielle masochiste, inscrivant l'événement dans une matrice subjective du passé conjugué au présent (Hartog, 2003 ; Noiriel 2004). Une dynamique à laquelle participent un certain nombre d'autres initiatives culturelles, parmi lesquelles : le film documentaire d'Emilio Maillé (2002), l'introspection littéraire de Pierre-Louis Basse (2005), une chanson de l'artiste Bartone (2005), ou encore les œuvres éphémères du dramaturge Massimo Furlan (2006 ; 2018).

Se présentant moins comme une façon de gérer le passé que de reconnaître la valeur du présent, la mémoire du sport en France participe en un processus de légitimation socio-identificatoire (Violette et Attali, 2018). Elle repose à ce titre sur la revendication d'un ensemble de valeurs et d'aspirations, qui s'attachent à la préservation et la perpétuation d'une communauté (Nora, 2011).

Longtemps restée en retrait dans l'imaginaire collectif en raison de son intangibilité effective, la sélection nationale de football devient ainsi une valeur refuge de la notion d'identité (Wood, 2012). A cet égard, les représentations mémorielles liées à l'événement sévillan confinent en l'esquisse d'un patrimoine culturel immatériel (Gillman, 2006), en ce sens qu'elles possèdent un usage défini (Smith, 2006) et relèvent à la fois de la conservation et de la transmission (Fairclough et al., 2008). C'est toutefois loin des politiques patrimoniales centralisées (Léniaud, 2002 ; Munier 2007 ; Carrère et al., 2017) et à rebours de la globalisation promue par les institutions sportives supranationales (Sage, 2010) que cette revendication tire ses racines. Il s'agit en somme d'une irruption du populaire dans le légitime (Bourdieu, 1979 ; Grignon et Passeron, 1989), par le truchement d'un mythe footballistique aux ressorts émotionnels et médiatiques. Ainsi, l'événement témoigne moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il déclenche ; c'est sa descendance qui le caractérise (Bensa et Fassin, 2002). Jamais réellement relégué dans les archives du passé, il conditionne les lectures du présent et de l'avenir (Dosse, 2015). Pour ici, la rupture événementielle est à l'origine d'un déploiement mémoriel qui assure la pérennité des représentations footballistiques nationales comme garantes d'une identité culturelle. Pour qu'émerge cette intelligibilité, il a toutefois fallu que les sciences sociales se saisissent des contextes, concepts et temporalités que mobilise l'évènement – quand bien même il est singulier.

L'apport des sciences sociales, régulateur du sens et marqueur de l'historicité

Bien que le football des clubs soit parfois considéré comme l'unique « langue commune du continent » (Sonntag, 2008 : 8), sa déclinaison internationale offre une possibilité devenue rare dans les sociétés post-industrielles : celle d'une agglomération passagère mais cyclique des aspirations individuelles vers un sentiment d'unité nationale (Dietschy, 2011). Le football des nations reste ainsi un agent des permanences identitaires à l'heure de la globalisation – entendue comme la montée des flux transnationaux (Badie et Smouts, 1999 : 65). Parmi d'autres caractéristiques, cette polysémie identificatoire éveille l'intérêt des sciences humaines – champ académique qui s'ouvre au football à partir de la dernière décennie du XX^e siècle (Wahl, 1990 ; Bromberger 1995b). Elles aident à réguler le sens de l'évènement sévillan en interrogeant plus largement les divergences et convergences culturelles (Gasparini et Koebel, 2015), ou encore la notion d'intégration par le sport (Gasparini, 2008). De fait, comme le soulignent Alban Bensa et Eric Fassin, « de l'évènement, les sciences sociales ne peuvent parler qu'à partir du moment où elles ont autre chose à en dire que l'évidence de sa manifestation » (2002 : 9). Dans ce schème de contingences conceptuelles et d'objectivation progressive, est-il possible de penser la fin de l'évènement ? Son changement de nature, induit par la reconnaissance mémorielle dont il est l'objet, hypothèque cette perspective. D'autant qu'en se saisissant de nouvelles thématiques analytiques – telle que la question des transferts culturels

(Espagne et Werner, 1988) – et en imposant des dogmes disciplinaires – telle que la mise en série historique (Bertrand, 2009) –, les sciences sociales participent à l'actualité du passé. Une situation qui amène à interroger jusqu'à l'historicité du déploiement événementiel (Deluermoz, 2013 ; Bantigny, 2013).

Les milles facettes de l'identité footballistique

Les représentations liées à l'évènement du 8 juillet 1982 sont ancrées dans l'imaginaire national et transmises de génération en génération. Elles alimentent la reproduction de stéréotypes cocardiers et quelque peu germanophobes, prompts à souligner l'ambivalence du passé géopolitique allemand (Tournadre, 1998). Vingt ans après, les mots de l'écrivain Pierre Louis-Basse en témoignent encore : « Cette Allemagne se reconstruisait sur les braises de ceux sans qui Hitler n'aurait peut-être été qu'un pauvre peintre raté : Krupp, Thyssen, IG Farben, Siemens, autant de fortunes qui n'avaient pas hésité à faire le lit douillé du nazisme » (2005 : 74). Pourtant, malgré leur complexité, les relations officielles franco-allemandes connaissent un net réchauffement à partir de 1984 (Vernet, 2003 ; Gaillard, 2008), ce qui aurait pu augurer d'une progressive désescalade. Mais la sphère sportive produit ses propres systèmes de normes, de valeurs et de sociabilités (Bancel, 2010). Raison pour laquelle, peut-être, se formalisent et persistent des représentations identitaires hyperboliques, notoirement orientées vers une opposition caricaturale dans notre cas. « A partir du moment où le sentiment d'appartenance et l'estime de soi se construisent par la distinction de l'*in-group* et le dénigrement de l'*out-group*, l'opposition devait tout naturellement naître entre les voisins les plus proches », analyse à ce titre le sociologue Albrecht Sonntag (2008 : 86). Ainsi, les sciences sociales aident à comprendre une première strate identitaire du phénomène sportif : celle qui renvoie à la logique des derbys – réels ou fantasmés – et aux fantômes qui les habitent. L'évènement sportif est alors une épreuve de médiation singulière entre le libre-arbitre individuel et la dimension collective de l'appartenance.

Toutefois, pour que prenne corps ce truisme identificatoire, encore faut-il que soient mises en exergue certaines particularités socio-culturelles – symboliquement portées à l'état de caractéristiques nationales. A cet égard, la sémiologie qui entoure l'évènement sévillan fait écho à un mythe intégrateur autour de l'objet sportif (Gasparini, 2008). Michel Platini, d'origine italienne, Jean Tigana, né au Mali, Marius Trésor, l'Antillais – Guadeloupe – ; la France se découvre par l'intermédiaire du sport télévisé des idoles à la dimension de son ambition universaliste et de sa politique d'assimilation. De fait, loin des polémiques migratoires à venir et des considérations discriminantes de la mémoire coloniale (Bancel et Blanchard, 1997 ; Liotard, 2005), l'élan mitterrandien renforce le socle d'une immigration sportive perçue par la positive depuis les années 1960 (Lanfranchi et Wahl, 1996), et soutenue par le Conseil de l'Europe (1981). Certes l'historien Jacques Dumont (2002) a montré toute l'ambiguïté de la condition sportive des populations antillaises, mais fort de leur médiatisation, les

joueurs issus d'une immigration de proximité – européens, antillais, maghrébins, etc. – sont perçus dans les années 1980 comme ayant réussi leur intégration à la nation. Et ce même si les écueils du racisme et des disparités socio-économiques ont toujours existé dans le football français, interrogeant la pérennité de ce modèle (Beaud et Noiriel, 1990). Au demeurant, ce trait caractéristique lié à l'intégration a pu être opposé à l'équipe de RFA, puisqu'elle ne compte dans ses rangs que des joueurs nés sur le sol national et dits de type *caucasiens* en 1982.

En territorialisant les identités, le sport alimente la conscience d'appartenance à une communauté nationale (Liotard, 1997 ; Dine et Crosson, 2010). Le football, en particulier, tend parfois à se fondre dans un « délire nationaliste » (Beaulieu et al., 1982 : 79). Cependant, la structure segmentée des allégeances qu'il active à l'échelle macro-historique interroge tout autant le monde académique. Car avec l'avènement de la « télévision cérémonielle » et de ses grilles de programmes sportives, le football devient un agent significatif de la notion d'universel culturel, portée par la mondialisation des échanges et la mise en mouvement des frontières symboliques (Dayan et Katz, 1996). Il représente un vecteur de standardisation et homogénéisation, contribuant à conceptualiser l'idée d'une uniformisation du monde à travers un modèle globalisé (Laïdi, 1998). Depuis les dernières décennies du XX^e siècle, la mobilité des athlètes et des supporters favorise ainsi la circulation des images, symboles, valeurs et idées (Pfeil, 2010, Sonntag, 2010). Dans ce schème, la conjecture d'une mise à mal de pré-supposés communautaires semble plausible, notamment celui de culture nationale – théoriquement intenable puisqu'il est un construit idéologique (Joyeux-Prunel, 2003). Toutefois, le football se fait paradoxalement « la manifestation la plus spectaculaire de la pérennité des nations que l'on donnait pour mourantes » (Wahl, 2004b : 20) et le terrain d'un rehaussement des frontières culturelles. Dans cet ordre d'idée, il serait une forme de « commentaire méta-social » liant l'universel aux valeurs locales de l'identité (Bromberger, 1995a : 294). L'apport des sciences sociales à l'évènement permet donc d'en mesurer les représentations schématiques et/ou émotionnelles, ainsi que d'en réguler le sens par l'explicitation des contextes, dynamiques et échelles dans lesquels il survient et se meut. Et ce quand bien même, pour ici, le concept valise d'identité – *a fortiori* sportive – peut apparaître à la fois abstrait et polémique d'un point de vue culturel (Brubaker, 2001).

L'évènement infini ? Réflexions exploratoires

En se saisissant du paradigme de l'identité, les sciences sociales – sociologie en tête – participent à mettre en exergue et à objectiver la construction sociale des représentations sportives. Il est dès lors légitime de s'interroger quant au rôle de ces sciences académiques dans la continuité évènementielle, puisqu'elles lèvent constamment un voile réactualisé sur les modalités de son surgissement, les caractéristiques de sa manifestation et les méandres de son devenir.

A titre d'exemple, une perspective ethno-historique intégrant le concept des transferts culturels pourrait à nouveau bouleverser la structure du schéma d'intelligibilité afférent au drame de Séville. En effet, en ce qu'il se penche à la fois sur l'individualité des échanges et la globalité de leur potentiel, ce concept fait cohabiter la micro et la macro-histoire au sein d'un jeu d'échelles (Revel, 1996). Dans ce schème, « c'est moins la circulation des biens culturels que leur réinterprétation qui est en jeu » (Espagne, 2013 : 1). Or sur le plan culturel, non seulement le football fomenté des représentations collectives, mais dessine un espace où le potentiel des phénomènes d'émission, de réception, d'appropriation et de circulation est élevé – notamment si l'on accepte l'idée que le stade, centre de perspective et lieu de brassage, puisse être l'un de ces portails sur la globalité où prennent corps les transferts, au même titre que les universités, les bibliothèques ou les ports. L'hypothèse d'une « pénétration durable et reformulatrice d'une culture par une autre » (Ory, 2010 : 12) n'y est donc pas sans fondement. Toutefois, il y a ambivalence entre les échanges culturels organisés/institutionnalisés et les supposés transferts informels/instinctifs (Frank, 2012b). Ces derniers relèvent d'une histoire insérée dans des rivalités partisans et logiques identitaires autrement plus complexes, notamment dans le contexte européen (Bossuat, 2012). Autour de l'évènement franco-allemand du 8 juillet 1982, ils mettent à mal jusqu'à la réorientation de la coopération culturelle marquée par l'acceptation d'une multiculturalité et actée par les élites politiques dès 1979 (Rigaud, 1979). D'ailleurs les médias français se heurtent à cette ambivalence : tout en se prêtant au jeu des circulations et des réseaux transnationaux du sport, ils véhiculent un imaginaire ethnocentré à caractère national (Moine et al., 2008). Dès lors, la déraison qui caractérise le sport et sa signification peut apparaître comme un frein, sinon aux transferts culturels eux-mêmes, aux représentations qui en découlent. Le football des nations serait alors un espace ontologiquement dual où les tensions entre dynamiques institutionnelles globalisantes et traditions identitaires sont structurantes.

A ce stade, l'enjeu n'est donc plus de savoir si les sciences sociales trouvent leur place dans l'évènement. Il s'agit de comprendre la place de l'évènement dans celles-ci ; sa réduction à l'état académique, en somme.

En proposant de mettre en série l'évènement, l'histoire disciplinaire se saisit de la rupture qu'il représente au titre de témoignage et tente d'en restreindre la singularité (Duby, 1991 ; Bensa et Fassin, 2002). Face à l'évènement footballistique de Séville, elle garde donc une distanciation critique, non en niant sa portée socio-signifiante mais en privilégiant les interrelations avec d'autres phénomènes. Dans cette veine, la récente thèse de doctorat soutenue par François Da Rocha Carneiro (2019) – concernant la construction élitare de l'Equipe de France de football – comble certainement un vide. Elle complète les travaux antérieurs d'autres universitaires et à d'autres échelles, tel que ceux de Paul Dietschy (2010). Toutefois, l'histoire sérielle – à prétention totale et aux relents statisticiens –, reste restrictive

et n'échappe pas aux critiques (Delacroix et al., 2007 : 460). Elle n'est par ailleurs que partiellement représentative des sciences sociales – sociologie, ethnologie, études culturelles, etc. –, où événements, chroniques et mémoires comptent des partisans. A titre d'exemples, Philippe Carrard (2002) et Stéphane Beaud (2011) se sont respectivement emparés des enjeux socio-identitaires de la Coupe du monde 1998 et de l'affaire de Knysna [Afrique du Sud, 2010]. Dans le cadre de la présente contribution, préciser ces aspects épistémologiques n'est pas sans fondement. Car plus qu'une contradiction académique il faut y voir une complémentarité des disciplines (Bourdieu et Chartier, 2010). Complémentarité qui doit aider à comprendre la polysémie du passé et de sa présence, et ainsi participer à interroger le régime d'historicité – comme « modalité d'articulation des catégories du passé, du présent et du futur » (Hartog, 2010 : 766) – promu par la société contemporaine. En effet, phénomène schizophrénique de classification et de déconstruction du temps, l'événement moderne rompt avec l'opposition canonique entre histoire et mémoire (Dosse, 1998) et met en exergue la persistance de l'oubli comme paradigme structurant de l'historicité post-moderne (Martin, 2000 ; Joutard, 2013). Ainsi, les processus sociaux à l'œuvre autour de « Séville 82 » apparaissent à la fois comme un désir de réduction de la complexité du réel et comme la conscience d'une histoire continue dans laquelle s'inclure (Yonnet, 2008). Paradoxalement, la réduction de l'événement réside alors dans l'explicitation du régime d'historicité dans lequel il s'insère.

Conclusion

La rencontre France – RFA du 8 juillet 1982 symbolise pour plusieurs générations d'observateurs une rupture sous forme d'« apothéose du cynisme sportif » (Hopquin, *M Le Magazine du Monde*, 6 juillet 2014). Si plusieurs décennies après les faits « Séville dérange toujours » (Inizan, *L'Équipe magazine*, 7 juin 1998), c'est toutefois qu'au-delà de l'émphase médiatique se révèle un événement socio-culturel. S'y mêlent d'ailleurs les trois formes d'écriture distinguées par Roland Barthes : la parole, le symbole et la violence – comme « trace dans son geste le plus profond » (1968 : 111).

Par le truchement de leurs capacités d'attestation, de production et de diffusion, les médias français de l'époque sont l'instrument de la manifestation événementielle. Se jouant de la narrativité sportive, ils déploient un discours orienté et participent à l'éclosion d'un refuge arc-bouté sur des valeurs fantasmées sacralisant l'imaginaire national. Ainsi mis en récit, l'événement sévillan confine bientôt en un mythe voué à la défense d'une supposée identité collective. Ces représentations groupales définissent le devenir événementiel, raison pour laquelle naît un mouvement mémoriel autour du signe *Séville 82*. Certes polymorphe, il est alimenté par un réseau d'acteurs médiatico-

culturels et participe sous plusieurs aspects à l'esquisse d'un patrimoine sportif immatériel. L'agence des sciences sociales reste cependant déterminante dans la compréhension des représentations liées à l'évènement ; elles objectivent les phénomènes socio-identitaires qui entourent le football et tendent à rendre intelligible la rupture. Un processus conceptuel progressif qui ne manque toutefois pas d'actualiser la présence du passé. Dans ce schème, c'est dans la capacité réflexive des sciences sociales que réside peut-être le désamorçage de l'évènement : au cœur des querelles épistémologiques entre disciplines académiques, son inscription dans un régime d'historicité aide à en percevoir les limites.

Au final, en ce sens qu'il se complait dans un culte du présent schizophrénique, hyper-médiatique mais dépourvu d'idéologie, global mais segmenté, le sport est le miroir de sociétés en proie à l'effacement de l'Histoire (Berten, 1991). Dans ce cadre, la subsistance de l'évènement footballistique de Séville participe à un mouvement plus large : celui d'une réappropriation cyclique du passé vouée dorénavant à alimenter un cadre de référence au présentisme ambiant de l'ultra-contemporanéité. L'analyse de sa manifestation, de son récit et de sa normalisation rappelle que – tout sportif qu'il soit – « l'évènement qui surgit réunit deux significations majeures du mot histoire : séries d'évènement en train de se produire, et récit des évènements par ceux qui, ne l'ayant pas vécue, le reconstruisent » (Ricoeur, 1992 : 35). S'ils veulent aller plus en avant dans la compréhension des enjeux patrimoniaux qui agencent nos destinées collectives (Goetschel et al., 2018), les chercheurs académiques doivent ainsi réévaluer la place de l'évènement dans les schémas culturels.

Références

- Anderson B (1983) *Imagined communities - Reflections on the origin and spread of nationalism*. Londres : Verso.
- Appadurai A (1997) *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Arquembourg-Moreau J (2003) *Le Temps des événements médiatiques*. Bruxelles/Paris : De Boeck/INA.
- Attali M (2010) *Sports et médias du XIXe siècle à nos jours*. Biarritz : Atlantica.
- Augé M (1995) Sport, médias et société. *Sport* 150 : 7-11.
- Augé M (2000) *Fictions fin de siècle*. Paris : Fayard.
- Badie B et Smouts M-C (1999) *Le retournement du monde. Sociologie de la scène internationale*. Paris : Presses de Sciences Po / Dalloz.
- Bancel N et Blanchard P (1997) De l'indigène à l'immigré, le retour du colonial. *Hommes et migrations* 1207 : 100-113.
- Bancel N (2010) Identités recomposées. Sur quelques usages contemporains du football. In U Pfeil (dir.), *Football et identité en France et en Allemagne*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaire du Septentrion, pp. 151-162.
- Bantigny L (2013) Historicités du 20e siècle. Quelques jalons sur une notion. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 117/1 : 13-25.
- Barrère C, Busquet G, Diaconu A, Girard M et Iosa I (2017) *Mémoires et patrimoines. Des revendications aux conflits*. Paris : L'Harmattan.
- Barthes R (1966) Introduction à l'analyse structurale des récits. *Communications* 8 : 1-27.
- Barthes R (1968) L'écriture de l'événement. *Communications* 12 : 108-112.
- Barthes R (1970 [1957]) *Mythologies*. Paris : Editions du Seuil.
- Bartone (2005) *France / Allemagne 82*. In *Cador* (album). Paris : Sony BMG Music Entertainment.
- Basse P-L (2005) *Séville 82 : Le match du siècle*. Paris : La Table Ronde.
- Baumont S (2006) *Le goût du football*. Paris : Mercure de France.
- Beaud S et Noiriel G (1990) L'immigration dans le football. *Vingtième Siècle, revue d'histoire* 26 : 83-96.

Beaud S (2011) *Traîtres à la nation ? Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*. Paris : La Découverte.

Beaulieu M, Brohm J-M et Caillat M (1982) *L'Empire football*. Paris : E.D.I / Quels corps ?

Bensa A et Fassin E (2002) Les sciences sociales face à l'événement. *Terrain* 38 : 5-20.

Berger P.L et Luckmann T (1966) *The Social Construction of Reality, a Treatise of in the sociology of knowledge*. Londres : Penguin Books.

Berten A (1991) Modernité et postmodernité : un enjeu politique ? *Revue Philosophique de Louvain* 81 : 84-112.

Bertrand M (2000) Penser l'évènement en histoire : mise en perspective d'un retour en grâce. In M Grossetti, M Bessin et C Bidart, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'évènement*. Paris : La Découverte, pp. 36-50.

Blain P (1982) Toni Schumacher profession : brute épaisse. *L'Équipe*, 10 juillet.

Blociszewski J (2007) *Le match de football télévisé*. Rennes : Éditions Apogée.

Bonamy E (1998) Les enfants de Séville. *L'Équipe*, 8 juillet.

Bossuat G (2012) Des identités européennes. In R Frank (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*. Paris : PUF, pp. 663-686.

Bourdieu P (1979) *La Distinction. Critique Sociale Du Jugement*. Paris : Minuit.

Bourdieu P (1984) Comment peut-on être sportif ? In P Bourdieu, *Questions de sociologie*. Paris : Minuit, pp. 173-195.

Bourdieu P et Chartier R (2010) *Le sociologue et l'historien*. Paris : Agone.

Bromberger C (1995a) Football as world-view and as ritual. *French Cultural Studies* 6 : 293-311.

Bromberger C (1995b) *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Bromberger C (2006) De la notion de patrimoine sportif. *Les cahiers espaces* 88 : 8-12.

Brubaker B (2001) Au-delà de l'identité. *Actes de la recherche en sciences sociales* 139/3 : 66-85.

Carr E.H (1961) *What is history ?* Londres : Penguin.

Carrard P (2002) « L'Équipe de France du monde » : sport and national identity. *French Cultural Studies* 13 : 65-82.

Cau J (1982) Pourquoi la France a perdu la Troisième Guerre mondiale. *Paris Match*, 23 juillet.

Chisari F (2006) Quand le football s'est mondialisé : la retransmission télévisée de la Coupe du Monde en 1966. *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale* 18-19 : 223-237.

Chovaux O (2008) L'Equipe de France de football au miroir des styles nationaux : « la longue nuit du football français » (1930-1950). In A Wahl (dir.), *Aspects de l'histoire de la Coupe du Monde de football*. Metz : Presses universitaires de Metz, pp. 108-122.

Conseil de l'Europe (1981) *Résolution AP 81/4*, 11 février (adoptée).

Crepeau R.C (1981) Sport, Heroes and Myth. *Journal of Sport and Social Issues* 5/1 : 23-31.

Da Rocha Carneiro F (2019) *Les joueurs de l'équipe de France de football : construction d'une élite sportive (1904-2012)*. Thèse de doctorat. Arras : Université d'Artois.

Dayan D et Katz E (1996) *La télévision cérémonielle. Anthropologie et histoire en direct*. Paris : PUF.

Delacroix C, Dosse F et Garcia P (2007), *Les Courants historiques en France, XIXe-XXe siècle*. Paris : Folio Histoire.

Delbourg P et Heimermann B (2006) *Plumes et crampons. Football et littérature*. Paris : La Table Ronde.

Deluermoz Q (2013) Les formes incertaines du temps. Une histoire des historicités est-elle possible ? *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 117/1 : 3-11.

Démerin P (1986) Séville. *Autrement Revue* 80 : 120-125.

Diard M (1982) La règle du jeu. *L'Humanité*, 10 juillet.

Dietschy P (2010) *Histoire du football*. Paris : Perrin.

Dietschy P (2011) Les avatars de l'équipe nationale. Football, nation et politique depuis la fin du 19e siècle. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 111/3 : 35-47.

Dine P et Crosson S (2010) *Sport, Representation and Evolving Identities in Europe*. Oxford: Peter Lang.

Dosse F (1998) Entre Histoire et Mémoire : une histoire sociale de la mémoire. *Raison Présente* 128 : 5-24.

Dosse F (2015) La fabrique de l'évènement historique moderne. *Hermès* 71/1 : 58-66.

Duby G (1991) *L'Histoire continue*. Paris : Odile Jacob.

Dumont J (2002) *Sport et assimilation à la Guadeloupe. Les enjeux du corps performant de la colonie au département (1914-1965)*. Paris : L'Harmattan.

Elias N (1995) *Sport et civilisation. La Violence maîtrisée*. Paris : Fayard.

Ernault G (1982) Si près du paradis. *L'Équipe*, 9 juillet.

- Espagne M et Werner M (1988) *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVII^e-XIX^e siècles)*. Paris : Éditions Recherche sur les Civilisations.
- Espagne M (2013) La notion de transfert culturel. *Revue Sciences/Lettres* [En ligne] 1 : 1-9.
- Fairclough G, Harrison R, Jameson J.H et Schofield J (2008), *The heritage reader*. Londres : Routledge.
- Ferran J (1982) Le point de Jacques Ferran. *France Football*, 13 juillet.
- Frank R (2012a) Internationalisation du sport et diplomatie sportive. In R Frank (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*. Paris : PUF, pp. 387-405.
- Frank R (2012b) Culture et relations internationales : les diplomaties culturelles. In R Frank (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*. Paris : PUF, pp. 371-386.
- Furlan M (2006) *Numéro 10*. Paris : Numéro23Prod.-Festival Paris Quartier d'été. Œuvre éphémère, 8 août.
- Furlan M (2018) *Le cauchemar de Séville*. Colombes : Théâtre l'Avant-Seine. Œuvre éphémère, 2 juin.
- Gaillard M (2008) François Mitterrand et l'Allemagne, 1981-1995. *Histoire@Politique* 4 : 16-30.
- Gasparini W (2008) L'intégration par le sport. Genèse politique d'une croyance collective. *Sociétés contemporaines* 69 : 7-23.
- Gasparini W et Koebel M (2015) Pratiques et organisations sportives : pour un comparatisme réflexif. *Sciences sociales et sport* 8 : 9-19.
- Gillman D (2006) *The Idea of Cultural Heritage*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Gobille B (2008) L'Évènement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court. *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 63/2 : 321-349.
- Goetschel P, Lemire V et Potin Y (2018) Historiens et patrimoine au 20^e siècle. Le rendez-vous manqué ? *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 137/1 : 2-20.
- Grignon C et Passeron J-C (1989) *Le Savant Et Le Populaire. Misérabilisme Et Populisme En Sociologie Et En Littérature*. Paris : Le Seuil.
- Halbwachs M ([1925] 1994) *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris : Albin Michel.
- Halbwachs M (1950) *La Mémoire collective*. Paris : PUF.
- Hartog F (2003) *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris : Le Seuil.
- Hartog F (2010) Historicité / régimes d'historicité. In C Delacroix, F Dosse, P Garcia et N Offenstadt (dir.), *Historiographies*, tome II : *Concepts et débats*. Paris : Gallimard, pp. 766-771.

- Hill J (2012) Sport, History and Imagined past. In J Hill, K Moore et J Wood, *Sport, History, and Heritage: Studies in Public Representation*. Woodbridge : The Boydell Press, pp. 9-18.
- Hobsbawm E (1992) *Nations et nationalisme depuis 1780 : Programme, mythe et réalité*. Paris : Gallimard.
- Hopquin B (2014) Nous, à Séville, nous apprîmes l'immoralité. *M Le Magazine du Monde* [en ligne], 6 juin.
- Huster F (1982) Lettre ouverte à Michel Platini. *L'Équipe*, 10 juillet.
- INA (1982) *La légende de Séville RFA-France*. Paris : INA. DVD.
- Inizan F (1998) Séville 1982, souvenirs allemands. *L'Équipe Magazine*, 27 juin.
- Joutard P (2013) L'oubli constructeur des mémoires collectives. In F Dosse et C Goldenstein (dir.), *Paul Ricoeur: Penser la mémoire*. Paris : Seuil, pp. 235-249.
- Joyeux-Prunel B (2013) Les transferts culturels. Un discours de la méthode. *Hypothèses* 6 : 149-162.
- Kosseleck R (1990) *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Krüger M (2014) Historiography, Cultures of Remembrance and Tradition in German Sport. *The International Journal of the History of Sport* 31 : 1425-1443.
- Laïdi Z (1998) Les imaginaires de la mondialisation. *Esprit* 246 : 85-98.
- Lamizet B (2006) *Sémiotique de l'événement*. Paris : Éditions Lavoisier.
- Lanfranchi P et Wahl A (1996) The immigrants as hero: Kopa, Mevloufli and french football. *International Journal of the History of Sport* 13 : 114-127.
- Lemieux C (2010) *La subjectivité journalistique. Onze leçons sur le rôle de l'individualité dans la production de l'information*. Paris : EHESS.
- Leniaud J-M (2002) *Les archipels du passé. Le patrimoine et son histoire*. Paris : Fayard.
- Lepetit B (1995) Le présent de l'histoire. In B Lepetit (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*. Paris : Albin Michel, pp. 273-298.
- Liotard P (1997) Le sport au secours des imaginaires nationaux. *Quasimodo* 3-4 : 9-31.
- Liotard P (2005) Sport, mémoire coloniale et enjeux identitaires. In N Bancel (dir.), *La fracture coloniale*. Paris : Editions La Découverte, pp. 227-236.
- Maillé E (2002) *Un 8 juillet à Séville*. Paris : France 2 / Flash Film.

- Martin J-C (2000) Histoire, Mémoire et Oubli. Pour un autre régime d'historicité. *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 47/4 : 783-804.
- Meyer J-C (2010) L'image de la RFA en France vue par le prisme du football télévisé (1950-1990). *Allemagne d'aujourd'hui* 193 : 145-158.
- Miller T, Lawrence G.A, McKay J and Rowe D (2001) *Globalization and Sport: Playing the World*. Londres : SAGE.
- Moine C, Bouvier Y et Palmer M (2008) Présentation. L'Europe au cœur de circulations et de transferts transnationaux. *Le Temps des médias* 11 : 6-9.
- Molotch H et Lester M (1996) Informer : une conduite délibérée. *Réseaux* 75 : 23-41.
- Montaignac C (1982) Éblouir et mourir à Séville. *L'Équipe*, 12 juillet.
- Munier B (2007) *Sur les voies du patrimoine. Entre culture et politique*. Paris : L'Harmattan.
- Noiriel G (2004) Histoire, mémoire, engagement civique. *Hommes et Migrations* 1247 : 17-26.
- Nora P (1972) L'événement monstre. *Communications* 18 : 162-172.
- Nora P (1974) Le retour de l'événement. In P Nora et J Le Goff (dir.), *Faire de l'histoire*, tome 1. Paris : Gallimard, pp. 210-227.
- Nora P (1992) L'ère de la commémoration. In P Nora (dir.), *Les lieux de mémoire*, tome III, *Les France*. Paris : Gallimard, pp. 977-1012.
- Nora P (2011) *Présent, nation, mémoire*. Paris : Gallimard.
- Nusslé P (1986) Jouons "à la française". *Autrement Revue* 80 : 24-25.
- Ory P (2012) Introduction. In A Dulphy, R Frank, M-A Matard Bonucci et P Ory, *Les relations culturelles internationales*. Berne : PIE-Peter Lang, pp. 15-24.
- Parienté R (1982) Consternant et accablant. *L'Équipe*, 10-11 juillet.
- Pfeil U (1998) Le « Mythe de Berne » de 1954 et la société allemande d'après-guerre. *Dokumente-Dokumente* 2 : 51-57.
- Pfeil U (2010) Introduction. In U Pfeil (dir.) *Football et identité en France et en Allemagne*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaire du Septentrion, pp. 9-24.
- Phillips M.G (2012) *Representing the sporting past in museums and halls of fame*. Londres : Routledge.
- Prost A (1996) *Douze Leçons Sur l'Histoire*. Paris : Seuil.
- Quéré L (2006) Entre fait et sens : la dualité de l'événement. *Réseaux* 139 : 185-218.

- Rail G (1995) Le sport et la condition post-moderne. *Sociologie et sociétés* 271 : 139-150.
- Revel J (1996) *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*. Paris : Seuil.
- Revel J (2001) Retour sur l'événement : un itinéraire historiographique. In J-L Fabiani (dir.) *Le goût de l'enquête. Pour J.-Cl. Passeron*. Paris : L'Harmattan, pp. 95-118.
- Ricoeur P (1983) *Temps et récit*. Paris : Le Seuil.
- Ricoeur P (1992) Le retour de l'Événement. *Mélanges de l'École française de Rome* 104/1 : 29-35.
- Ricoeur P (2000) *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris : Seuil.
- Ricoeur P (2006) Mémoire, Histoire, Oubli. Conférence du 8 mars 2003, Budapest. *Esprit* mars-avril : 20-29.
- Rigaud J (1979) *Rapport au ministre des Affaires étrangères : les relations culturelles extérieures*. Paris : La Documentation française.
- Rouaud J (1998) Les remparts de Séville. *Libération*, numéro spécial « Mondial 98. 32 écrivains sur le terrain », 9 juin.
- Sage G.H (2010) *Globalizing Sport: How Organizations, Corporations, Media and Politics Are Changing Sports*. Boulder, CO : Paradigm.
- Schumacher H (1987) *Coup de sifflet*. Paris : Carrère-Laffont.
- Smith L (2006) *Uses of heritage*. Londres : Routledge.
- Sonntag A (2008) *Les identités du football européens*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.
- Sonntag A (2010) Sentiments mitigés – identités multiples. Le football contemporain à l'ère de la globalisation. In U Pfeil (dir.) *Football et identité en France et en Allemagne*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, pp. 209-234.
- Swierczewski R (1978) The athlete – the country's representative as a hero. *International Review of Sport Sociology* 13/3 : 89-100.
- Thibert J (1982) Éditorial. *France Football*, 2 août.
- Thiesse A-M (1999) *La création des identités nationales. Europe XVIII-XX^e siècles*. Paris : Seuil.
- Tournadre J-F (1998) D'un Schumacher à l'autre ou : Choumachère, Schumacher et Schumi. *Dokumente-Documents* 2 : 63-67.
- Tuaille-Demésy A, Vivier C et Loudcher J-F (2013) Introduction au « passé-vivant » : au-delà de l'oxymore, les enjeux sous-jacents. *Staps* 101/3 : 9-16.

- Vernet D (2003) Mitterrand, l'Europe et la réunification allemande. *Politique étrangère* 1 : 165-179.
- Violette L (2018) Vers une histoire de la mémoire sportive en France ? Cadres théoriques et éléments d'analyse. *Modern & Contemporary France* 26/1 : 59-75.
- Violette L et Attali M (2018) Sporting memory and its heritagization: the example of Roland-Garros. *French Cultural Studies* 29/3 : 279-289.
- Waele de J-M et Husting A (2008) *Football et identités*. Bruxelles : Éditions Université de Bruxelles.
- Wahl A (1989) *Les archives du football – Sport et société en France (1880-1980)*. Paris : Gallimard-Julliard.
- Wahl A (1990) Le football, un nouveau territoire de l'historien. *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 26 : 127-132.
- Wahl A (2004a) Le football, dernier vecteur d'intégration ? In G Vigarello (dir.), *L'esprit sportif aujourd'hui. Des valeurs en conflit*. Paris : Universalis, pp. 37-48.
- Wahl A (2004b) Sport et politique, toute une histoire ! *Outre-Terre* 8 : 13-20.
- Wendling T (2010) Us et abus de la notion de fait social total. Turbulences critiques. *Revue du MAUSS* 36/2 : 87-99.
- Whitson D (1984) Sport and Hegemony: on the Construction of the Dominant Culture. *Sociology of Sport Journal* 1 : 64-78.
- Wood J (2012) Survivals and Legacies: Sport, Heritage and Identity. In J Hill, K Moore et J Wood, *Sport, History, and Heritage: Studies in Public Representation*. Woodbridge : The Boydell Press, pp. 183-194.
- Yonnet P (2008) Composants de l'identité, mécanismes de l'identification. In J-M de Waele et A Husting (dir.), *Football et identités*. Bruxelles : Éditions Université de Bruxelles, pp. 19-30.
- « A nous les grands Allemands ! » (Une), *France Football*, 7 juillet 1982.
- « Faisons un rêve » (Une), *L'Équipe*, 8 juillet 1982.
- « Justice est faite » (Une), *France Football*, 13 juillet 1982.